

**André Casalis**

# **DESTINS CROISES**

**RESUME**

"Destins Croisés" se veut une histoire d'hommes et de femmes vécue lors de la violente tempête qui, il y a plus d'un demi-siècle, secoua notre monde et mit à l'épreuve le caractère de chacun.

C'est une histoire de soldats de 2<sup>e</sup> classe, de sous-lieutenants et de gradés d'un rang modeste. Elle ne prétend à nulle philosophie mais rend compte d'aventures humaines vécues par quelques-uns de ceux qui, dès les premiers jours, ont dit NON !

NON à la défaite et à la résignation, non à la collaboration, mais "OUI" au combat pour la France. NON aux courants néfastes qui risquaient bien avant juin 1940 d'entraîner la France vers une déchéance et une soumission dont elle ne se serait jamais relevée.

Venu de tous les horizons de la société, jeunes et moins jeunes, les personnages de cet ouvrage furent un temps réunis au sein de l'une des plus originelles institutions créées par le général de Gaulle : l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre. Croisés, certes ils l'étaient dans le temps comme dans l'espace, mais surtout dans la volonté de relever notre pays après la pire défaite de son histoire. Leur destinée constitue le thème multiple de cet ouvrage.

D'où venaient ces hommes ? Quel fut leur sort pendant les années de guerre ? Quelle fut la carrière, le conflit achevé, de ceux qui nous ont quittés ? « Destins Croisés » tente de répondre à ces questions en montrant les prémices puis les mécanismes d'une résistance qui s'est manifestée dès les premiers jours de juin 1940 pour la plupart d'entre eux. Résistance engagée dans les ténèbres de la France occupée pour certains ; plus tard, au grand jour, dans les combats de la reconquête, pour tous.

L'ouvrage tente de replacer les acteurs du récit dans le contexte familial, géographique, historique et politique du moment et tisse, en, quelque sorte, la toile parfois dramatique des biographies de ses personnages. Fondé sur les textes et les témoignages, il se donne la liberté de dialogues imaginés, mais fondés sur ce que l'on sait du caractère et de la formation des personnages évoqués.

**Prologue** "Destins Croisés" s'ouvre en 1922 sur les aventures militaires d'André Beaudouin, instituteur de vingt-deux ans et futur commandant de l'Ecole des Cadets, effectuant pour l'heure son service militaire dans le Territoire de Memel. Cet épisode montre que l'attitude ultérieure des personnages de ce livre fut souvent fondée sur les expériences de leurs pères en 1914-1918.

A la même époque, Alfred Foucher, savant archéologue, trace la voie des recherches françaises en Afghanistan où Beaudouin se retrouvera bientôt en qualité de professeur au Lycée français de Kaboul qui vient tout juste d'ouvrir. C'est là, chez ce futur officier de la France Libre, la première manifestation de résistance devant une condition sociale des plus simples et de volonté de se surpasser.

**Prémices du Désastre** Les années trente voient émerger quelques autres des protagonistes de « Destins Croisés » : René de Lajudie en particulier, futur directeur de l'instruction de l'Ecole. Il sera plus tard l'animateur éclairé d'un groupe de jeunes officiers issus de Saint-Cyr comme lui. Ses subordonnés du moment s'appellent Jacques Chambon, Louis Pichon, Jean Sourieau, et plus tard, Pierre Saindrenan.

Apparaissent également le maréchal des logis Louis de Cabrol, du Cadre Noir, futur commandant en second, et son ami Pierre Giran, ainsi qu'un personnage atypique mais aussi attachant que remarquable : Frédéric Lescure, fondateur et futur PDG de la SEB. Pour l'heure, il parcourt la Bourgogne à bicyclette, plus tard en voiture, pour recueillir les commandes indispensables à la vie de la société de ferblanterie qu'il a créée avec son frère.

D'autres ont l'arme au pied à la veille du conflit de 1939 : Robert Moulié, également instituteur et bouillant lieutenant de réserve, Emile Delahousse, 1<sup>ère</sup> classe, Paul Fauvelle, sous-officier, Marius Taravel et André Lehrmann, chasseurs alpins récemment engagés, l'adjudant François Baconnais et l'adjudant Louis Chadrin, menuisier-ébéniste de son état, et quelques autres.

René de Lajudie, lieutenant d'active, marié et père de famille, a quitté sa garnison d'Antibes avec son bataillon de chasseurs alpins. Comme lui, Lescure, lieutenant de réserve et chef de section d'infanterie portée, Sourieau et Chambon, respectivement chefs de section d'infanterie et de la coloniale, Pichon et Cabrol, officiers cavaliers au sein d'un GRDI, s'apprêtent à porter le poids des combats.

Beaudouin est toujours en Afghanistan où, devenu le doyen de la colonie française, il met son expérience au service de Joseph Hackin. L'archéologue et son épouse, Maria, sont introduits par leur ami dans les coins les plus reculés du royaume où les mènent leurs recherches. Ils étudient l'art gréco-bouddhique des confins orientaux. Des relations établies de longue date autorisent Beaudouin à les présenter aux chefs de tribus encore à demi sauvages, habitant les vallées reculées de l'Indou-Kouch.

Léon Trentesaux et François Bigo, prêtres de leur état, sont sous les armes, comme le sont le quartier-maître Yves Cortadellas, les soldats Jean Fèvre, alors séminariste et futur Compagnon de la Libération, et Joël Le Tac, ainsi que le sergent Joseph Le Guével. Quelques lycéens, tels Alain Taburet, Jacques Duchêne, Louis Bouzols, Aloïs Schiltz, Léon Bouvier et l'auteur, poursuivent paisiblement leurs études pour l'instant. Certains sujets britanniques, Vincent O'hara, prêtre formé en France, et John Fox, employé de banque, en particulier, sont loin d'imaginer ce qui va suivre dans une Angleterre qui n'est encore qu'à demi réveillée.

La plupart des personnages de "Destins Croisés" sont désormais en place pour le premier acte du drame qui va balayer la France.



**Mirage  
des Armes  
Livre II. p 145**

Après une période hivernale sans combats significatifs - ce qui n'empêche nullement certains de récolter leurs premières citations - la campagne de Norvège inaugure le conflit dont peu mesurent encore la portée générale. Taravel et Lehrmann, futurs instructeurs, débarquent avec le 6<sup>e</sup> B.C.A. Ils participent avec distinction à la pénible campagne qui s'achève avec la prise de Bjervik aux côtés des légionnaires du futur Monclar que nous retrouverons bientôt.

Lajudie fait partie de la seconde vague qui ne dépassera pas les ports écossais. Il y accueillera de futurs collègues, récemment ralliés, dans quelques semaines.



La campagne de Belgique est une période d'accomplissement pour Lescure. Projeté loin en avant avec sa division, il atteint la Dyle avant d'entamer dès le surlendemain une éprouvante retraite de deux semaines. Là comme ailleurs, de combats incessants en bombardements, il fait pleinement son devoir, tant face à l'ennemi qu'en chef humain et compatissant vis à vis de ses hommes. Il n'abdiquera jamais bien que parvenu à la limite de ses forces quand il atteint Dunkerque.

Il s'y retrouve en compagnie de Bigo, grièvement atteint au cours d'une attaque aérienne, de Trentesaux, sérieusement touché par balle et de Cortadellas, blessé au cours de l'attaque de son navire. Les deux premiers ont vécu les mêmes affres de reculs quotidien, du manque d'information, de la faim et de la soif sous un soleil de plomb.

Delahousse est là, lui aussi. Doué d'un remarquable sens des responsabilités et en l'absence de ses chefs, il oriente, lui, soldat de 1<sup>ère</sup> classe, la colonne des véhicules de son unité depuis dix jours. Lui non plus n'a pas voulu renoncer devant les incessantes bombardements : il sera sérieusement blessé pour sa peine.

Le siège de Dunkerque s'achève dans la tristesse et le désarroi d'une bataille perdue, mais, particulièrement pour les Français, avec le sentiment de s'être battus jusqu'à la limite du possible. Cinq de ces hommes sont déjà parvenus en Grande-Bretagne.

Lescure ne fera que traverser le Sud de l'Angleterre avant de regagner Brest avec son unité. Cortadellas, plâtré, retrouve son navire, les trois autres sont hospitalisés et opérés sur place.

Moralement meurtris dans leur chair et dans leur fierté, les uns comme les autres estiment déjà que l'on ne saurait en rester là.

**Semaine** Le second épisode de notre défaite avérée s'ouvre sur la  
**Fatale** Somme et l'Aisne où le haut commandement espère  
**Livre IV. p 183** contenir l'ennemi. Nous y retrouvons quelques autres  
personnages de ce récit.

Le gouvernement de la France, quant à lui, vacille déjà sous l'influence délétère de quelques ministres partisans du renoncement officiel.

Louis Chadrin, adjudant à la Cie d'accompagnement du 41<sup>e</sup> RI, n'a pas l'habitude de s'en laisser compter et va bientôt le faire savoir à l'adversaire. Son régiment, placé en première ligne sur l'Aisne, résiste héroïquement pendant quarante-huit heures et ne capitule, totalement encerclé et à bout de munitions, qu'après avoir subi d'énormes pertes. Chadrin s'y dépense furieusement et récolte une magnifique citation avant de gagner, au terme d'interminables et misérables étapes, le camp disciplinaire N°352, près de Rostock. C'est là, prisonnier, qu'il va poursuivre sa résistance acharnée aux Allemands, s'exposant dangereusement par instants et réfléchissant sans cesse aux moyens de s'évader.

Le sous-lieutenant Chambon, lui aussi en première ligne, résiste pied à pied aux attaques ennemies à l'est d'Amiens. Confronté à la panzer division de Rommel le 44<sup>e</sup> RIC sera balayé en trois jours au prix de pertes exceptionnelles. De positions de recul en lignes de résistance hâtivement improvisées, sa route le mènera tout près de la 20<sup>e</sup> DI où René de Lajudie, en second échelon, attend l'irruption des blindés allemands. Les habitants de la région ramasseront les corps des tirailleurs pendant plus d'une semaine à l'issue de ces furieux combats. Le futur maréchal du Reich a là une première occasion d'observer la vaillance des troupes françaises. Il s'en apercevra de nouveau dans deux ans, presque jour pour jour, devant la résistance acharnée des troupes de Koenig.

Chambon, miraculeusement rescapé, poursuit, la rage au cœur, une retraite pleine de rebondissements jusqu'au pied des Pyrénées. Tirant la leçon de la défaite avec son commandant de compagnie, il constate avec lui, dès cet instant que la partie ne saurait être jouée définitivement et qu'il faudra reprendre le combat à la première occasion.

Jean Sourieau, son camarade de promotion de Saint-Cyr est théoriquement placé en seconde ligne mais, arrivés sur leurs positions, les bataillons du 50<sup>e</sup> RI constatent qu'il n'y a plus rien devant eux en direction de la Somme. Renvoyé en point d'appui arrière avec deux sections sous ses ordres à la suite d'une sombre histoire de poulets, Sourieau aura le plaisir d'exploiter habilement une fausse manœuvre de l'ennemi. Défilant imprudemment devant sa position après avoir écrasé les premiers points d'appui, celui-ci est durement pris à partie et doit reculer en laissant beaucoup de monde sur le terrain. Au petit matin, Sourieau et ses hommes réalisent qu'ils sont

complètement en l'air. Leur bataillon s'est replié et ils doivent, eux aussi décamper hâtivement.

Plus à l'est, Louis de Cabrol et son peloton à cheval, se sont portés d'abord au nord de Mézières. Bientôt rappelés, éclairant sans cesse la marche inverse de son unité, la 53<sup>e</sup> DI, ils assistent, impuissants, à une série de violents combats qui achèvent bientôt de disloquer irrémédiablement la grande unité. Engagé lui-même jusqu'au contact à plusieurs reprises, Cabrol réussit maintes fois à se dégager habilement in extremis au prix des blessures du commandant de l'escadron et de son propre chef.

Bientôt livré à lui-même, il poursuit avec son peloton une retraite qui le mène, avec armes et chevaux au complet, jusque devant l'Armançon. Il lui faut abandonner là ses montures car aucun moyen de franchissement n'existe. Entêté à combattre, sa petite troupe franchit successivement trois rivières, conservant armes et munitions grâce à des radeaux improvisés. C'est une troupe toujours apte au combat que l'ennemi fera prisonnière par trahison bien après que l'armistice ait été conclu.

Loin d'abdiquer, Cabrol n'a de cesse de s'évader du camp de Cravant, sur l'Yonne. Il ne lui faudra guère plus de quarante-huit heures pour y parvenir : au culot. A bicyclette, à pied, en voiture, enfermé dans une caisse et placé ainsi sur un wagon, il franchit la ligne de démarcation et rejoint finalement son régiment puis sa famille à Pau. On y a entendu parler d'un certain général de Gaulle : voilà ce qui lui faut ! Ne pas subir, agir, ne pas désespérer, combattre : d'autant plus que son épouse, de nationalité britannique a déjà gagné l'Angleterre !

Les alpins de Lajudie font preuve, en cette sombre période, de l'opiniâtreté la plus éclatante. Bientôt disloqués sans rémission par les forces mécaniques adverses, les bataillons de la 2<sup>e</sup> Demi-Brigade mènent une brillante action de retraite. Elle couvre huit jours de combats incessants entre les confins d'Aumale et Saint-Valéry en Caux. Arc-boutés sur une série de lignes de résistance aussitôt tournées par l'ennemi, les chasseurs n'en finissent pas de reculer jusqu'au jour où, adossés à la mer, ils sont contraints de subir une défaite provisoire. Lajudie ne l'accepte pas, entraîne quelques hommes et se porte en défense d'une position d'artillerie. Il est sérieusement blessé pour sa peine et recherche dès lors le moyen d'échapper à la capture. Il trouve finalement à s'embarquer au dernier moment sur un navire britannique.

Le lieutenant de réserve Robert Moulié est un joueur de rugby accompli. C'est peu dire que, dans ce sport, la résistance aux assauts adverses est le premier pas avant d'attaquer au large. Moulié n'a pas oublié la leçon. Les Allemands ont encerclé les restes du 49<sup>e</sup> DI dans les Vosges, l'armistice est proclamé depuis plusieurs jours. Moulié et son chef n'en ont cure et se battent jusqu'au bout. L'ennemi, repoussé à plusieurs reprises, finit par parlementer et accepte de rendre les honneurs en laissant leur arme aux officiers.

Cependant la France, dans la grande majorité de ses enfants, reste stupéfaite, comme étourdie, sonnée en quelque sorte, par une défaite inattendue devant laquelle elle restera un long temps sans réaction. Elle se résigne à l'exemple d'un gouvernement de renoncement et d'accommodement pour lequel la crainte frileuse est à l'ordre du jour.

Cette attitude comporte cependant de notables exceptions. A l'issue de cette période d'épreuves, prélude à l'exil immédiat ou plus lointain, l'esprit de résistance des quatorze combattants mentionnés dans les premiers chapitres de "Destins Croisés" s'est d'abord traduit par quinze citations obtenue par onze d'entre eux. Il se manifeste en outre par un réflexe de fierté, de bon sens et de lucidité qui ne s'accommode pas du défaitisme ambiant. Ils vont tous dire NON ! rejoindre la Résistance naissante ou gagner la Grande-Bretagne



**Nous irons tous en Angleterre** L'épisode suivant de "Destins Croisés" constitue en quelque sorte, le cœur de l'ouvrage. Les personnages que nous avons menés au terme de la campagne poursuivent leurs routes individuelles avant que leurs destins individuels ne se croisent : à l'Ecole des Cadets précisément. Ils y seront rejoints par plusieurs nouveaux acteurs. Leurs itinéraires vers la liberté seront parfois imprévus, rapidement parcourus par certains, plus longs pour d'autres. Ils seront tous, sans exception, éclairés par l'esprit de la Résistance qui prendra bien des formes et trouvera parfois des conclusions surprenantes.

Nous avons laissé les quatre blessés de Dunkerque dans les hôpitaux britanniques. Le moins touché, Y. Cortadellas, a rejoint l'Amiens, son aviso. Bientôt réfugié en Angleterre, le navire est saisi par le Royal Navy. Yves



figure aussitôt parmi les rares marins que cette épreuve incite à rallier les Forces Françaises Libres naissantes. L'esprit de résistance l'emporte sur la rancœur et les mauvaises raisons.

Le père Trentesaux, opéré et bientôt guéri, se porte immédiatement volontaire : il est aussitôt nommé aumônier par le Général. F. Bigo, très gravement atteint mettra de longues semaines avant de retrouver un semblant de forces. Delahousse et lui suivent cet exemple une fois remis sur pieds.

Il n'y a cependant pas, à cette époque, que des adultes qui éprouvent le sentiment irrésistible de la nécessité de résister. Des jeunes s'interrogent et expriment la volonté de poursuivre le combat. Ils seront deux cents, âgés de moins de dix-sept ans à rallier l'Angleterre dès juin 1940. Les premiers Cadets proviendront de leurs rangs : ceci est cependant une autre histoire <sup>1</sup>. Parmi ceux-ci, certains exerceront des fonctions d'encadrement à l'Ecole ou méritent pour des raisons particulières, de figurer dans "Destins Croisés".

Tel est le cas d'Alain Taburet, quittant sa Bretagne natale à seize ans et demi pour combattre, de Jacques Duchêne, parti au même âge par Saint-Jean de Luz, tous deux fin juin 1940 et de Louis Bouzols, parvenu en Grande Bretagne plus tardivement en raison de son âge.

André Beaudouin, toujours à Kaboul où il œuvre depuis seize ans, apprend la nouvelle de l'armistice sans surprise. Observateur averti, bénéficiant du recul nécessaire, il a vu venir les tempêtes et a parfaitement prédit les conséquences de l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Son ami Hackin et lui réagissent de la même manière : refus des ouvertures de Vichy qui souhaite les employer sur place à son profit, ralliement immédiat à la cause de la France Libre. Ils se rendent tous deux à l'ambassade britannique et obtiennent leur visa pour l'Angleterre dès le mois de juillet 1940.

Il leur faudra six semaines pour atteindre Plymouth. Beaudouin se retrouve provisoirement soldat de 2<sup>e</sup> classe sans emploi. Joseph Hackin sera bientôt nommé délégué de la France Libre en mission en Extrême Orient : Maria, son épouse, participe activement à la création du Corps des Volontaires Féminines en attendant leur départ.

---

<sup>1</sup> . Voir "Cadets de la France Libre-L'Ecole Militaire" du même auteur. Lavauzelle 1994.

Des cinq personnages ayant combattu pendant la seconde phase de la campagne, seul Lajudie a été blessé. C'est de son lit d'hôpital anglais qu'il fait connaître sa volonté de s'engager dans les FFL se condamnant par là même à ne revoir sa famille qu'après quatre ans et demi d'exil. Son attitude d'alors contraste avec le désir quasi unanime de ses camarades blessés de regagner la France pour y retrouver femme et enfants.

Le chemin emprunté par Frédéric Lescure est un peu plus long. Revenu d'Angleterre sur Brest, il participe aux derniers soubresauts de l'armée française et se trouve bientôt isolé par l'avance allemande. Il tente de nouveau de regagner les lignes françaises via l'Angleterre et affrète un bateau de pêche à Grandville à cet effet. Il est trop tard, la défaite est consommée. Prenant connaissance de l'appel du 18 juin après avoir débarqué il adresse immédiatement un télégramme de ralliement au Général.

Louis de Cabrol a entre temps, gagné l'Angleterre sans encombre via le Portugal. On le trouve dans les bureaux de l'état-major de Londres dès le mois d'août. C'est là que, quelques semaines plus tard, il a la surprise de rencontrer l'un de ses anciens condisciples de Saint Jean de Béthune à Versailles. Pierre Giran, dont il s'agit, n'a pas été en mesure de présenter un tour de biceps suffisant aux yeux de l'administration militaire du temps de paix. Devenu ingénieur, l'armistice l'a surpris à Tarbes. C'est de là, la défaite consommée, qu'il décide de rallier l'Angleterre en compagnie d'un collègue, Eugène Perot. Une première tentative échoue à Saint-Jean de Luz. Ils font ensuite la connaissance de C. Lamirault dans la région de Port-Vendres et tentent, à trois, de gagner l'Algérie, à l'aide de procédés peu orthodoxes. La filière des consuls polonais, eux aussi orientés vers la Résistance et la poursuite des combats, leur permet ensuite de gagner Casablanca puis Tanger. Gagner Gibraltar ne demande plus qu'un peu de temps. Ils s'intègrent à un groupe de volontaires dont Horace Savelli fait partie et prennent soin de les interroger sur les circonstances de leurs évasions : on ne sait jamais, cela peut toujours servir !

Parvenus à Londres, ils sont pris en charge par le MI6 et se voient peu après proposer une mission en France. Lamirault sera parachuté le premier comme futur chef du réseau à créer. Pérot doit le suivre en tant qu'opérateur radio, Giran devra remonter la filière d'Afrique du Nord et les rejoindra en France. Ils suivent tous trois l'entraînement spécial, les deux premiers partent, Giran reste : il ne saura jamais pourquoi. Lamirault

fondera le réseau Jade Fitzroy et sera déporté. Pérot, comme la grande majorité de ses collègues, sera pris et fusillé.

Telle est l'histoire, résumée, que P. Giran raconte à Cabrol. Celui-ci, récemment nommé à l'Ecole des Cadets, lui propose un poste de professeur que Dampierre - c'est son nom d'emprunt - accepte aussitôt.

Le destin de Louis Chadrin n'est pas plus simple. Prisonnier à Rostock, près de l'usine où l'on fabrique les Heinkels, son grade et son ancienneté en font le gradé le plus ancien. Ce titre et la fermeté de son caractère lui permettent d'en imposer aux Allemands malgré l'esprit de résistance qui est le sien et qu'il ne cache guère. Mais là n'est pas son souci principal : s'évader, à tout prix, reste sa préoccupation essentielle. Il y parvient finalement grâce à l'aide de deux ecclésiastiques amis aussi peu résignés que lui. Ils réussissent à se dissimuler dans un wagon plombé à destination de la Suède. Longuement enfermés, ils sont presque morts de soif à leur arrivée en territoire neutre. Deux d'entre eux atteindront l'Ecosse au cours d'un vol mouvementé, délibérément organisé par mauvais temps pour déjouer la chasse allemande qui tente d'interdire le transport d'aciers spéciaux vers l'Angleterre. Ils s'engagent dès leur arrivée et Chadrin sera affecté à l'Ecole peu après.

Paul Fauvelle suivra une route encore plus septentrionale et aventureuse. Prisonnier à la fin de la campagne, il s'évade de son Stalag dans des conditions dramatiques qui le marqueront à vie. Il gagne l'URSS où il est derechef emprisonné par les Soviets qui le considère comme suspect. Les blessures d'ordre psychiques qui lui sont infligées au cours de cet épisode mettront longtemps à se cicatriser. Finalement réuni à ce que l'on appellera "Le détachement Billotte", il gagne la Grande-Bretagne et s'engage en compagnie de plus de cent camarades de combat. L'esprit de résistance de ce groupe d'hommes leur interdit toute idée de rapatriement en France, ce qui eut constitué la ligne de moindre effort.

Le troisième ancien prisonnier qui ralliera, in fine, l'Ecole est Robert Moulié que nous avons laissé entre les mains des Allemands mais toujours porteur de son pistolet, bien que dépourvu de munitions. A peine arrivé dans son Offlag, il s'y fait remarquer par sa volonté de poursuivre le combat. Loin de se résigner et ayant eu des échos de l'appel du 18 juin, il affiche ouvertement ses opinions anti-pétainistes. S'inscrivant ainsi résolument à

contre courant d'un consensus aussi mou que général, il se trouve bientôt à la tête d'un petit groupe d'officiers bien résolus à s'évader. L'autre "patron" de cette entreprise est un Polonais au nom imprononçable. Un artilleur, "serrurier" à ses heures - ce qui s'avérera précieux -, un officier juif que les Allemands n'ont pas encore repéré et un cinquième compagnon complètent cette équipe entreprenante.

Moulié, malgré un bras fraîchement brisé, réussit à s'évader grâce à un souterrain bien conçu et rondement mené. Il ne sera pas repris et, par la Belgique, la Franche-Comté et Lyon réussit à gagner le Sud de la France à la faveur de généreuses complicités, toutes engagées dans la Résistance alors déjà active. Il retrouve sa femme et, démobilisé, reprend un temps ses occupations d'instituteur. Il est alors sollicité pour monter une antenne locale du réseau "Brutus-Vidal" auquel appartiendront son frère et son père. Touché par un drame familial, Moulié se résout à quitter la France pour rallier la France Libre et combattre au grand jour. Il gagne Gibraltar et se retrouve à l'Ecole au début de l'année 1943.

C'est également par l'Espagne que Jean Sourieau et Louis Pichon atteindront l'Angleterre. Sourieau, maintenu en activité, est auparavant sollicité par un représentant de l'O.R.A. La première tâche est de mettre un maximum d'armes à l'abri : il accepte et sillonne son département à la recherche de cachettes sûres. C'est un travail ingrat qui attire rapidement l'attention de la police de Vichy. L'organigramme de la Résistance locale est assez vite reconstitué et Sourieau est contraint de quitter le territoire et de laisser là sa famille. Il choisit l'Angleterre, gagne Gibraltar alors que le général de Gaulle y est de passage et se retrouve à l'Ecole au début de 1943.

Le trajet de Louis Pichon est plus inhabituel. Cavalier, affecté en Syrie avec le 1<sup>er</sup> Régiment de Spahis Marocains, il s'y trouve opposé aux troupes Françaises Libres au cours de ces déchirants et fratricides combats dont le régime de Vichy porte l'entière responsabilité. Un temps instructeur à Saint-Cyr par la suite, à Aix-en-Provence, où Pierre Saindrenan - dont rien n'a encore rien été dit - poursuit des études militaires, il se retrouve bientôt, lui aussi, engagé dans la Résistance. Il est en bout de ligne, au pied des Pyrénées, chargé de la mise en route de convois d'évadés vers l'Espagne. Il constitue l'un des ultimes chaînons du Réseau Notre-Dame. Il finit malheureusement par être repéré, mais, prévenu à temps par les gendarmes, il s'enfuit en dix minutes vers la montagne. Femme et enfants



devront se débrouiller. Son but est de rejoindre son régiment au Maroc. L'ironie des choses veut qu'il se retrouve à Londres devant le général Monclar. On a besoin d'un chef de section supplémentaire à l'Ecole :

- "Vous irez au Maroc plus tard !" lui intime Monclar.

Le trajet de Jacques Chambon présente des traits communs avec le précédent. Colonial, il est muté à Madagascar et se trouve en garnison à Diégo-Suarez quand l'expédition aéronavale britannique se présente. Attaqués sans sommation - très tardive en tous cas - les Français, restés dans la discipline du fait de Vichy, se défendent. Situation d'autant plus ironique que Chambon et son ami A.Philippe sont résolus de longue date à tenter de rejoindre les rangs de la France Libre.

Philippe résiste dix heures à des forces très supérieures avant de devoir capituler faute de munitions : les Anglais lui rendent les honneurs. Il se retrouve bientôt sur un navire anglais avec son ami. L'Ecole accueillera J. Chambon en décembre 1942.

Pierre Saindrenan appartient à la promotion "Charles de Foucauld", celle qui a l'amertume de devoir quitter Saint-Cyr sous les yeux de l'occupant qui vient d'envahir entièrement la France en novembre 1940. La très grande totalité de ces jeunes cyrards est bien décidée à résister, elle aussi. Le nombre de ses morts en déportation, dans la Résistance et sous les armes de la reconquête est là pour en témoigner. Pierre, lui s'évade sur un bateau de pêche - breton bien sur -, au début de l'année 1943. Il navigue en compagnie d'Yvonne Pétrement et rejoint la France Libre, son objectif.



**Cum Nihilo** Ces quelques hommes exceptionnels trouvent en Grande-  
**Homines** Bretagne, sur l'impulsion du Général, un emploi à la mesure  
**Livre VI, p 341** de leurs convictions, de leur dévouement et de leurs  
compétences. Enfin réunis, ils vont apprendre à se  
connaître et bientôt former une équipe remarquable. Résister, c'est  
combattre. Combattre, en Angleterre, signifie alors reconquête du  
territoire national asservi. Les bataillons de la France Libre ont besoin de  
cadres : il leur appartient de les former. Tel est l'emploi qui leur est  
réservé pour quelques mois intenses.

Les chapitres de "Destins Croisés" consacrés à cet épisode tentent de  
montrer quel fut l'état d'esprit des cadres de l'Ecole des Cadets, impatientes

de combattre mais attaché à leur mission du moment. Ils analysent la puissante influence d'André Beaudouin. Bientôt nommé commandant du nouvel établissement, il sut conjuguer les impatiences combatives de tous avec leur dévouement, leur désintéressement et leur esprit de sacrifice pour en faire une équipe qui méritera tous les éloges. A commencer par ceux du général de Gaulle et, en passant, par ceux des Résistants en mission en France qui rencontrèrent ces jeunes futurs officiers.

Ces pages montrent également, en filigrane, quel privilège ce fut alors de pouvoir agir et se préparer à combattre au grand jour.

Les biographies des anciens instructeurs de l'Ecole qui sont toujours parmi nous s'arrêtent avec leur arrivée en Grande-Bretagne.



**Reconquête**  
**Livre VI. p 455**

Destins Croisés se poursuit par le récit de ce que devinrent ces hommes depuis leur arrivée en Afrique du Nord et pendant les campagnes d'Italie et de France. Un temps réunis par un idéal supérieur ils s'étaient retrouvés dès juin 1944 dans toutes les unités de la France Libre. Ils réalisaient ainsi l'idéal que certains avaient attendu pendant quatre longues années d'espoir et de foi opiniâtre.

Les uns, surtout les jeunes, donnèrent leur vie en Italie, en Alsace et sur l'Authion. Comment ne pas évoquer la fin tragique du Père Bigo, Compagnon de la Libération depuis l'Italie et lâchement assassiné par les Nazis en Alsace ? Les autres, heureusement, connurent la Libération et la fin de ce cruel conflit.



**Grands Horizons**  
**Livre VII. p**

Les survivants assumèrent plus tard des responsabilités civiles ou poursuivirent leur carrière militaire. Ils y démontrèrent ces mêmes qualités qui leur avaient dicté leur refus de plier devant l'adversité. Certains nous ont quittés. Pour ceux qui sont encore des nôtres, un bref résumé de leur curriculum permet de ne pas ignorer ce qu'ils sont devenus.



Carals

**Documents**  
**Ephémérides**  
**Livre X. p 715**

Le dernier Livre est consacrée aux écrits et discours du commandant Beaudouin, principal personnage essentiel de cet ouvrage, aux éphémérides concernant les principaux protagonistes et à l'indication des sources, bibliographie

et index usuels.

L'ultime passage est un extrait du testament de l'ancien commandant de l'Ecole des Cadets.

"Destins Croisés" se veut également exemplaire vis à vis des jeunes de notre temps en leur rappelant qu'il ne faut jamais désespérer : quel qu'en soit le coût.